

*D'abord, il y a l'envie. Le frémissement à l'idée du départ.  
Une joie mêlée de frissons le jour de l'annonce.  
La frénésie des préparatifs.  
Les au-revoir, les valises qui se bouclent,  
les documents indispensables et tous les rêves portés en bandoulière.  
Le jour venu, une appréhension diffuse  
laisse place à de sourdes angoisses.  
Il est trop tard pour reculer.  
Dans la solitude de la zone de transit, au milieu de l'agitation de la foule,  
des larmes s'étranglent au fond de sa gorge.  
Le regard déjà tourné vers l'ailleurs, elle s'en va.*

Voilà deux mois qu'elle est arrivée. Elle l'a réalisé tout à l'heure, en traversant la rue Le Loi bondée de motos. Elle se souvient, en riant d'elle-même, de sa première fois, au même endroit. De son attente vaine. De sa peur aussi. Et du bras ferme qui l'a saisie et emportée au milieu du flux avec une facilité déconcertante. Elle a gardé de cette rencontre fugitive l'idée qu'il faut avancer coûte que coûte, sans s'arrêter.

*J'ai peur mais j'avance se répète-t-elle.*

Aujourd'hui, elle s'est élancée sans crainte en agitant sa main gauche rapidement de haut en bas, comme si celle-ci avait le pouvoir d'arrêter le balai incessant des rues de Saïgon. Parvenir à traverser cette rue si facilement lui a procuré un profond sentiment de joie.

À présent, il y a ici un peu de familier.

*Il y a la foule des patients qui se presse à l'unité pédiatrique.  
Il y a des enfants polyhandicapés qui ne seront vus qu'une fois car ils habitent trop loin.  
Il y a des enfants à qui les médecins donnent de la vitamine C  
pour réduire les troubles du comportement.  
Il y a des parents qui tapent leurs enfants car ils ne sont pas sages.  
Il y a une grand-mère qui n'en peut plus de son petit-fils et veut l'abandonner.  
Il y a les patients du service des brûlés qui n'ont de morphine  
que si leurs parents ont de l'argent.  
Il y a le portrait d'Oncle Hô partout dans les salles de l'hôpital.  
Il y a un système communiste qui n'est pas équitable.  
Il y a sa colère devant tant de détresses.*

Deux fois par semaine, elle va au service des grands brûlés, accompagnée de Cô Khan, la traductrice avec laquelle elle travaille depuis son arrivée. La douceur et la gentillesse de cette ancienne institutrice lui rendent les journées légères. Elles ont appris à travailler ensemble, à s'harmoniser, à écouter la musicalité de leurs gestes et de leurs pensées. La mission qu'elle effectue n'a de sens que parce qu'elle est merveilleusement épaulée. Sans traductrice, point de dialogue ni de rencontre véritable. Au fil des semaines, elles sont devenues les deux corps et les deux têtes d'un seul et même discours.

En gravissant les marches de pierres sombres qui mènent chez les brûlés, leurs cœurs se serrent. Qui trouveront-elles ? Comment iront leurs petits protégés ?

Dans la première salle, elles observent les enfants alignés, pieds et bras écartés attachés aux barreaux du lit. Semblables aux grenouilles écartelées qui grillent sur les barbecues de fortune des rues de Hanoi. Ils ont tous un pansement sur le sexe. Profonde brûlure due à la soupe chaude renversée sur leurs corps lors des voyages à motos.

Kang est réveillé. Cette petite momie de onze ans revient de loin. Il y a encore quelques semaines il délirait à cause de la douleur. Aujourd'hui, il rit, blague et chante. Il sortira bientôt ; il en parle et appréhende aussi. Il se demande à quoi va ressembler son avenir. Les mutilés, les handicapés, les défigurés n'ont pas leur place dans cette société. Ils sont le plus souvent ignorés et marginalisés. Kang le sait. Elle lui propose de se regarder dans un miroir. Les mots se confondent avec les larmes, il s'est vu le matin même. Il répète en hoquetant « je suis laid, je suis si laid ». Elles lui sourient, en même temps. Elles ne savent rien de sa difformité ni de la peau froissée de son visage. Elles n'ont jamais vu que ses yeux, ensoleillés par une lumière particulière compagne de son rire en grelots.

La semaine suivante Kang sera parti. Ils n'auront pas pu se dire au revoir.

Aujourd'hui encore, son visage d'enfant reste gravé dans leurs mémoires. Kang fait intensément partie de leurs vies.

*Il y a les longs voyages en bus à travers le pays.*

*Et les amitiés qui se tissent.*

*Il y a la nostalgie qui se love parfois au creux des nuits.*

*Il y a ceux qui ne supportent plus le pays et  
ceux qui souhaitent s'y installer.*

*Il y a ceux qui ne prononcent toujours pas un mot de la langue et  
ont gardé des habitudes coloniales.*

*Il y a des rencontres inoubliables qui transforment une vie en profondeur.*

*Il y a les larmes au moment des au revoir.  
Il y a la difficile réadaptation à la vie d'avant,  
Et l'envie sourde de partir de nouveau.  
Il y a des questions qui ne viennent jamais.  
Il y a ceux qui connaissent cette expérience unique  
Et ceux qui pensent que c'était de longues vacances.  
Il y a des souvenirs qui surgissent dans la grisaille.*

*Il y a le retour des années plus tard  
et la joie de se retrouver, un peu, à la maison.*